# Conte de Noël

Autor(en): **Francillon, Clarisse**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **2 (1956)**

Heft 23

PDF erstellt am: **03.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847531

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# CONTE DE NOËL

## par Clarisse Francillon

Depuis le matin, dans toute la maison, ce n'était que portes ouvertes, portes refermées. On frottait des couverts, on sortait une nappe fraîche, et Mme Randoux, aidée de Pierrette, la jeune domestique de sa belle-mère, avait descendu du grenier le vieux carton plein de boules, de chaînes scintillantes et de petits porte-bougie.

« Tout a très, très bien marché », se dit Mme Randoux en se levant de table, une fois le dîner fini. Elle s'aperçut alors que les œillets rouges commençaient à s'affaisser un peu. Pourtant ne les avait-elle pas pris chez Bolmey, une marchande qui, d'habitude, ne lui fournissait que des fleurs de bonne qualité ? Mais le canard était particulièrement réussi.

— Vous direz à Clara que le canard est tout particulièrement réussi, ordonna-t-elle à Pierrette, tandis que la clochette de cuivre agitée par Muriel retentissait au seuil du salon. Un flot lumineux ruissela entre les battants de la porte à glissière, et en bas, à la cuisine, les assiettes, les saucières et les plats s'empilaient partout. Clara s'énervait ; elle grattait la graisse froide collée à la lèchefrite.

— Ma mignonne, ma petite, dit-elle à Pierrette qui revenait de la salle à manger, les bras chargés d'un plateau, si tu finis la vaisselle, je t'achèterai quelque chose, ce que tu voudras.

— Je manquerai deux ou trois danses, voilà, dit Pierrette, en ôtant son tablier blanc.

Tout à l'heure, avant le dîner, elle avait refusé de finir toute seule la vaisselle, mais maintenant elle était de très bonne humeur. A cause de la présence de M. Jean-Do, revenu du militaire le matin même. Non qu'il prît garde à elle. Il était gentil avec tout le monde. Mais, servir à table quand il y a un jeune homme, que veut-on, ça change tout. Pierrette arriverait à la salle des Trois Rois un peu plus tard, et Clara pourrait se faire belle pour se rendre à son rendez-vous. « A son âge... » pensa Pierrette. Dans la poubelle, elle jeta des épluchures de mandarines.

La voix de Mlle Muriel retentit, cordiale :

— On vous appelle au salon !

Pierrette rattacha son tablier blanc.

Une odeur de sapin et de gâteau à la cannelle flottait dans le couloir. Le lourd manteau d'astrakan de Mme Randoux mère pendait à côté du paletot de M. Edmond. Par terre, des bottes de caoutchouc.

Au salon, les innombrables flammes des petites bougies se reflétaient dans les carreaux de la porte à glissière. Au milieu de la pièce, l'arbre se tenait tout droit sur son support de métal peint. Clara remarqua les taches de cire sur la serviette étalée sous les branches, et demain le tapis serait couvert de poussière et d'aiguilles sèches.

Des papiers de soie froissés, des faveurs dénouées, une pelote de ficelle d'or jonchaient le sol à côté d'un grille-pain électrique neuf, et un ruban vert cravatait une bouteille de liqueur.

On avait éteint le lustre.

Clara et Pierrette se tenaient immobiles près de la porte. Tout le monde se taisait. « Très intimidant pour ces filles », pensa Mme Randoux mère.

Par bonheur, une branchette prit feu, on poussa des exclamations. Une seconde, l'odeur du sapin brûlé mêlée à celle de la pâte de coings plongea Muriel dans la magie de son enfance, puis Jean-Do éteignit l'incendie ; en soufflant, il remarqua une boule crevée et les bigoudis de l'ange en étoffe que, de toute éternité, on suspendait au sommet de l'arbre de Noël et qu'il détestait tout particulièrement.

— Et voici pour vous ! dit Mme Randoux, en tendant deux paquets. Pour sa bonne, elle avait choisi un corsage en jersey, des bas pour Pierrette.

— Des choses pratiques... moi je suis toujours pour le pratique, vous savez. Elle souriait. De l'autre côté de l'arbre, Edmond Randoux alluma sa cigarette à l'une des bougies. « Encore heureux... », se disait-il.

Encore heureux qu'on ne l'affublât plus d'une robe de chambre de sa belle-sœur, de bottes d'officier, pour jouer le Père Noël devant son neveu et sa nièce, qui, sans doute, n'y avaient jamais vraiment cru. Il regarda la petite flamme s'étirer, devenir bleue, puis verte. Un losange en biscuit oscillait doucement.

— Cette pendule me paraît bien fantaisiste, dit-il à Muriel.

Mme Randoux mère se leva de son fauteuil, elle apporta à Clara une enveloppe fermée. Jusqu'au dernier moment, elle avait hésité : dix ou vingt ? Vingt francs, c'est peut-être un peu beaucoup, pensa-t-elle, mais après tout, elle déjeunait chez ses enfants chaque dimanche, et, en ce moment, les domestiques sont si rares, il faut faire un effort...

— Mais oui, elle retarde, dit Muriel ; elle tournait entre ses mains la petite lampe blanche coiffée d'organdi que venait de lui offrir sa grand-mère.

— Et quelle chaleur elles dégagent, ces bougies ! dit Edmond. Dans un instant, ce ne sera plus supportable.

Du bout des doigts, il frôla l'abat-jour d'organdi, on eût dit un jupon de femme. Il songea que lorsqu'il se lèverait pour partir, à dix heures (il ne pouvait décemment prendre congé plus tôt), tout le monde regarderait la pendule sur la cheminée et on penserait : à dix heures moins vingt-cinq, un soir comme celui-ci ! Mais s'il arrivait en retard chez Christine (elle n'avait aucune patience), elle serait capable de mettre son manteau, de filer dans un bar, chez des amis, n'importe où. Et qui sait ? Heureuse peut-être de ce prétexte pour ne pas l'attendre. Maintenant, elle ne venait plus jamais s'asseoir par terre près de lui, ni s'appuyer contre ses genoux ; et comment a-t-elle accueilli ces dix plantes vertes — on les nomme des pommiers d'amour — qu'il lui a fait envoyer cet après-midi ?

— Voilà, dit Mme Randoux, je crois... vous avez encore à faire, n'est-ce pas, Clara ?

— Oui, Madame, dit Clara.

— Pierrette vous a fait la commission au sujet du canard ?

— Remarquable, déclara M. Randoux, heureux de trouver enfin quelque chose à dire aux bonnes. Il tenait en main un verre de kirsch. Jean-Do regarda disparaître les deux tabliers blancs. « Elles ont de la veine », pensa-t-il. Lui, il n'éprouvait qu'une seule envie, reprendre un bain, s'allonger entre des draps propres, dormir. « Mais par égard pour ta grand-mère, non, tu ne peux pas monter tout de suite », avait chuchoté Mme Randoux.

Elle s'approcha de lui, élevant à la hauteur des yeux une boîte en verre ornée d'un poulain et d'un coquillage gravés :

— Jean-Do, tu m'as gâtée !

— Muriel a choisi.

— Ravissant... Elle examinait le visage encore enfantin de son fils posé sur de larges épaules d'homme. Déjà soldat et pourtant n'était-ce pas hier qu'elle le couchait entre les barreaux bleus de son petit lit, qu'elle lui lisait à en perdre haleine ce chapitre des *Malheurs de Sophie*, « La Chaux », dont il ne se lassait jamais ?

Muriel proposa :

— On tire des papillotes ?

Des détonations éclatèrent. Des chapeaux en papier volèrent partout. Coiffé d'un bonnet de pêcheur napolitain, Jean-Do poussa un tabouret, il s'assit près de sa sœur.

— Eh ! bien, ma vieille ! Il n'avait pas encore fini de lui raconter la blague absolument tordante qu'on avait faite à l'adjudant.

— Absolument tordant, répéta Muriel. Elle rit.

Elle riait à cause de l'adjudant, de la ridicule casquette rose sur les cheveux de son oncle, dont les bougies jetaient au plafond l'ombre énorme et dansante, mais tout lui apparaissait comme au travers d'une sorte de voile et sans réalité véritable. « La vie est ailleurs, ailleurs. » Par bonheur, sa robe, ses chaussures, son manteau, elle avait préparé tout cela sur son lit avant de descendre dîner, ainsi elle perdrait très peu de temps à se changer. Elle se mit à plier la chemise de nuit en soie donnée par sa grand-mère, et ce billet écrit par son père, « Bon pour une veste en mouton blanc », à quoi servirait-il, sinon à faire naître en elle, à cause de son remords, une sorte de désespoir morne ?

D'un coup de ciseaux, Mme Randoux détacha une demi-lune en pâte de coings.

— La voulez-vous, Edmond ?

Sur un plateau en tôle à galerie, Muriel avait peint des personnages vaguement chinois. Quelque chose dans l'attitude de la fille fit comprendre à la mère que Muriel s'agitait, qu'en réalité elle ne balançait pas de clochettes devant l'arbre de Noël, qu'elle ne jouait pas à tirer des papillotes, mais qu'elle attendait une occasion favorable pour s'en aller. Les mains qui tenaient le plateau devinrent chaudes et tremblantes, les petits Chinois se brouillèrent. « Ils la font chanter dans des cafés, parler avec des ivrognes, une enfant qui a un si joli talent... »

— Volontiers dit Edmond, merci. Par nervosité, il mangea la demi-lune, pourtant il avait mal au cœur depuis longtemps à cause de tant de sucreries. Sans les regarder, il sentait les aiguilles de la pendule tourner, s'approcher de dix heures moins vingt-cinq (en réalité dix heures) et dans quelques instants il pourrait entendre de nouveau ce bruit léger que faisaient en tombant — ils tombaient toujours — les peignes de Christine.

— Mon vieux, lui chuchota Jean-Do, si je ne mets pas des cure-dents sous mes sourcils, c'est fichu, je dors debout.

— Et Pierrette, dit Mme Randoux à sa belle-fille, sera-t-elle contente du tissu que je lui ai donné, on ne sait jamais avec elle ?

— Du mouton blanc, papa, n'est-ce pas une folie ? demandait Muriel.

En bas, à la cuisine, Clara se poudrait devant la petite glace suspendue à l'armoire aux provisions. « Bien sûr, à son âge... » pensa Pierrette ; elle secouait ses cheveux, et cette dernière permanente avait vraiment réussi, mais le jeune coiffeur qui ne dansait qu'avec elle au bal des vendanges, non, elle n'accepterait quand même pas de l'épouser. Pourquoi se presser, elle avait bien le temps. Mais Clara, elle, répondait aux annonces de mariages de la *Feuille*, elle n'avouait jamais qu'elle était cuisinière. Couturière, écrivait-elle, parce que cela faisait mieux.

Pierrette continua à essuyer les verres ; elle les élevait vers la lumière, puis les alignait sur la table de bois blanc. Déjà tout habillée, Clara remplit la bouillotte de Mme Randoux mère qui, pour cette nuit, couchait à la maison.

— Cette fois-ci, j'espère que ça ne ratera pas, dit-elle. Un qui vous donne rendez-vous le 24 décembre, j'ai plutôt l'impression que c'est sérieux.

— Vous verrez, ça va marcher, dit Pierrette.

Quand Muriel descendit l'escalier, elle entendit Jean-Do tourner les robinets de la salle de bains. Tous deux avaient profité du moment où Edmond prenait congé de la famille pour s'en aller, eux aussi. Pourvu maintenant que ni ses parents ni sa grand-mère ne l'apercoivent vêtue de son uniforme, et ce chapeau, à leur avis, ressemblait à une casserole, et Muriel donnerait beaucoup pour éviter de leur faire mal, mais on célèbre une fête ce soir à l'Armée du Salut, et là est sa vie.

Au milieu de la cuisine bien rangée, Pierrette boutonnait une jaquette de velours sur une blouse bleue et une jupe noire, la toilette de bal qu'elle avait emportée dans un carton.

— Clara est sortie ? demanda Muriel. C'est à cause de la clé.

— Elle a dit que Mademoiselle la mette dans la jarre sous le magnolia, après elle la remettra.

— Bien, bien, merci, Pierrette. Nous descendons ensemble ?

Le vent nocturne gonfla les brides du chapeau de la salutiste tandis qu'en compagnie de Pierrette elle franchit le seuil de la maison.

— Vous n'aurez pas froid ? demanda-t-elle. La serrure grinçait. En haut, dans le grand salon, Mme Randoux mère admirait à la loupe le poulain et le coquillage gravés sur le couvercle de la bonbonnière. Un ébranlement soudain fit vibrer les candélabres, trembler un peu les ampoules. « Cette manie de taper la porte d'entrée ! », soupira Mme Randoux. A côté de l'arbre dont toutes les bougies étaient éteintes, elle roulait lentement autour de ses doigts les faveurs.

Dehors, une nuée de flocons tournoyaient au grand air libre.

C. F.